

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 48

Artikel: Le pantalon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la générosité de son fils, pour accepter une pension que sa belle-fille ne manquerait pas de lui reprocher !

Ah ! s'il avait eu vingt ans de moins, il aurait travaillé, il aurait pris un emploi quelconque, ne demandant qu'un salaire modique, suffisant pour les nourrir, lui et son petit garçon ; mais, hélas ! il avait soixante-treize ans... Soixante-treize ans !... On lui aurait ri au nez !

Il valait mieux s'en aller, — s'en aller rejoindre Lucile !

Peu à peu, cette idée d'une mort prochaine entra dans le cerveau du grand-père. Il s'y accoutuma doucement, préparant Petit-Pierre à ce nouveau malheur, l'exhortant à regarder en face, résolument, cette vie mauvaise et désespérante. Et, une nuit, sans une parole de colère ni de haine, il s'éteignit en fixant sur son fils Jacques, assis auprès de son lit, ses yeux tristes emplis de reproches muets, en embrassant, dans une suprême étreinte, Petit-Pierre qui pleurait à chaudes larmes, et sentant que, cette fois, il était bien seul au monde.

* * *

Ce jour-là, c'était la Toussaint.

Rose et Gaston étaient partis en promenade avec leur mère ; Jacques Darville était absent, appelé à Paris par une importante affaire : la décoration d'un hôtel princier situé près du Bois-de-Boulogne.

Seul, dans le jardin attenant à la maison, Petit-Pierre s'occupait à cueillir des fleurs ; il avait réuni en gerbe des chrysanthèmes et des marguerites d'automne ; son bouquet composé, il sortit.

Personne dans la campagne. Il regarda autour de lui, comme s'il avait eu peur d'être vu, ferma la porte du jardin, et prit, sur sa droite, un sentier qui montait vers le cimetière. Il était environ six heures du soir : la nuit tombait.

Petit-Pierre fit quelques pas dans une allée et parvint aux tombes qu'il cherchait : celles de sa mère et de son grand-père, proches l'une de l'autre.

Il avait partagé son bouquet en deux et attachait des fleurs à la croix qui ornait chaque tombe.

A la vieille église, le glas des Morts sonnait, mélancolique ; les vibrations de la cloche s'éteignaient en une note lente et attristée.

Sur une pierre où l'on lisait en grosses lettres : « LUCILE DARVILLE », l'enfant s'était assis.

Il songeait !

Il songeait qu'il était las de souffrir, que quoique bien jeune, il avait déjà épuisé le calice de toutes les douleurs, qu'il n'avait plus sur cette terre personne pour l'aimer, puisque son père ne lui donnait plus les caresses d'autrefois ; il songeait qu'il avait peut-être bien des jours à souffrir encore, à voir choyer ces deux enfants qui étaient brusquement venus lui arracher sa part de joie, et qu'il serait bien doux de s'ensevelir dans le silence, dans la paix du tombeau, de s'endormir auprès de maman Lucile et de grand-père.

Maintenant, la nuit était profonde. Les cyprès et les sapins, courbés sous la bise de novembre, profilaient leurs silhouettes sous la lune et se penchant les uns vers les autres, semblaient se murmurer des choses lamentablement tristes. L'enfant avait peur...

Soudain, il crut entendre des voix qui l'appelaient

Et il les reconnaissait ces voix chéries : c'était celle de maman Lucile, sa pauvre mère dont il n'avait plus aujourd'hui les baisers ; c'était celle du grand-père, le grand-père dont il ne sentait plus la main ridée et protectrice étreignant sa frêle main d'enfant.

Alors, charmé, il s'étendit sur la pierre, fermant ses yeux devant lesquels passait la vision de son enfance heureuse.

* * *

Le lendemain, le jardinier du cimetière trouva, couché sur la pierre tombale de Lucile Darville, un enfant inanimé...

C'était Petit-Pierre, qui, n'ayant pu réveiller sa mère et son aïeul, s'était endormi auprès d'eux.

Pour toujours !

Auguste FAURE.

Le pantalon.

On nous écrit de Lausanne :

Le *Conteur* a publié dernièrement divers articles sur la femme qui porte les culottes. Ils m'ont donné l'idée de rechercher l'origine du pantalon dans sa forme actuelle, et voici ce que j'ai trouvé.

Le pantalon fut d'abord une manière de déguisement, car le mot dérive du nom du personnage de la comédie italienne, le pitre *Pantolon*, ou *Pantalone*, dont les longues et larges chausses étaient traditionnelles.

Henri III, fort amateur de mascarades, s'affubla pour la première fois d'un « pantalon » et, masqué, parcourut, en 1585, les rues de Paris, suivi de ses mignons en fête.

Ils envahissaient les maisons, rosaient le guet et les passants et se divertissaient beaucoup à faire tomber dans les ruisseaux les chaperons des femmes.

Le « pantalon » d'Henri III avait été copié sur un modèle vénitien, car les artisans de Venise portaient des culottes à longues jambes, passant parmi les étrangers pour un des plus bizarres vêtements de la terre.

En dehors des mascarades, le pantalon ne s'acclimata en France qu'en passant par l'armée, où les hulans du maréchal de Saxe en donnèrent le patron.

Mais ce fut après 1789 que le pantalon triompha de la culotte qui régnait depuis tant d'années.

Les ouvriers des villes, après les matelots de la flotte française, avaient adopté le pantalon accompagné d'une petite veste.

Ce costume, relativement nouveau dans les premiers temps de la Révolution, attira l'attention des nobles et des bourgeois qui, pour désigner les gens du peuple, leur donnèrent le nom de « sans-culotte » en manière d'injure ou de dédain. Mais les partisans de la Révolution acceptèrent la nouvelle appellation comme un titre d'éloges.

Bref, le pantalon obtint un tel triomphe qu'on en fabriqua des milliers rayés aux couleurs républicaines. Il en resta

même dans les magasins un tel stock que lorsqu'on réquisitionna du drap pour l'armée en haillons on trouva des quantités de ces étoffes tricolores.

On s'en servit, et des régiments entiers, des Alpes au Rhin, marchèrent à l'ennemi avec le fameux pantalon à raies.

C'est donc à partir de la Révolution que le pantalon s'est vulgarisé en France, où il n'a pas tardé à détruire complètement la culotte. Ce vêtement, qui a l'avantage d'abriter les jambes dans les temps froids et humides et de dissimuler la maigreur des mollets, chez un grand nombre de personnes, ne tarda pas à être adopté dans toutes les classes de la société.

La mode du pantalon était générale quand Louis XVIII revint, avec toute la noblesse émigrée, en culottes de soie. Cette noblesse fut fort étonnée de trouver en France des hommes qui n'étaient plus habillés comme dans l'ancien temps ; c'était une révolution, on la combattit. Il fut tacitement convenu que tout ce qui touchait au gouvernement et à la noblesse proscrivait impitoyablement ce vêtement, auquel l'entrée des salons aristocratiques était interdite.

Le pantalon ne triompha donc pas sans peine de la culotte. Les muscadins, aux formes peu saillantes, s'empressèrent d'adopter le pantalon, mais les Apollons luttèrent contre ce nouveau vêtement et ne se décidèrent que difficilement à se défaire de la culotte courte qui laissait voir leurs beaux mollets.

Enfin la Révolution de juillet vint porter le dernier coup à la culotte courte et aux bas blancs. Louis-Philippe, appelé à remplacer Charles X sur le trône, en 1830, se montra aux glorieuses journées, à l'Hôtel-de-Ville, aux Tuileries, puis au Palais-Bourbon et dans la rue avec un pantalon blanc ou noir et avec un chapeau de général ou en feutre gris, selon les circonstances.

La mode du pantalon se généralisa dès lors dans toute l'Europe.

Singulière application de l'électricité.

Il y avait autrefois, à Langnau, un empirique très rusé, Michel Schupach, plus connu sous le nom de *Médecin de la montagne*, qui jouissait d'une immense popularité. Un riche paysan, très hypocondre, très superstitieux, vint un jour le consulter. « J'ai sept démons dans le corps, sept, pas moins. »

Schupach lui répond gravement :

— Non seulement sept, mais huit bien comptés.

Sur cela, il l'examine, le fait causer et lui promet de le guérir en huit jours et de chasser chaque matin un démon de son corps, à un louis pièce. « Mais,